



Vers une nouvelle économie de la mission

Actes du colloque

Volume 2

Service protestant de mission - Défap



Publication réalisée par

Service protestant de mission - Défap
102 boulevard Arago
75014 Paris
www.defap.fr

Publication coordonnée par

Florence Taubmann et Valérie Thorin

Rédaction en chef

Valérie Thorin

Maquette

Blanche Jeanne

Impression

Graph2000 - Mars 2020

**Vers une nouvelle
économie de la mission**
Actes du colloque

Sommaire

Propos liminaires 6
Joël Dautheville, président du Défap

1. Les mots de la mission

Les mots de la mission. Parole aux Églises 9
propos recueillis par Valérie Thorin

2. Contexte d'aujourd'hui

Si proches et si loin les uns des autres : quel défi pour la mission 21
dans nos sociétés éclatées ?
Frédéric de Coninck

3. Groupes de travail

| | |
|--|----|
| D'un discours sur la mission à une entrée en mission | 31 |
| Mission et évangélisation | 34 |
| Mission et interculturalité | 37 |
| Défap et formations | 40 |
| Relations entre Églises d'ici et d'ailleurs | 43 |
| Défap et jeunesse | 46 |
| Projets et partenaires | 48 |

4. Conclusion

| | |
|---|----|
| Pour aller plus loin.... Frédéric Rognon | 51 |
| Du colloque aux Ateliers de la mission Florence Taubmann | 57 |

Propos liminaires

Joël Dautheville, *président du Défap*

Depuis la création du Défap en 1971, ses Églises membres, tout comme la société dans laquelle elles vivent, ont connu de très nombreux changements aussi bien dans leur environnement proche et lointain que dans leur manière de se comprendre aujourd'hui comme Églises. Un très grand nombre d'habitudes, de manières de vivre, de penser et de croire ont été modifiées ces dernières décennies. Le philosophe et sociologue Zygmunt Bauman¹ a forgé en 1998 un concept pour décrire ces fortes évolutions de la modernité en caractérisant les sociétés actuelles de « sociétés liquides ». Elles n'ont plus de repères stables et les individus sont contraints de s'adapter sans cesse, de « surfer » sur les vagues pour survivre. D'où un sentiment de liberté, qui s'accompagne aussi d'une précarité plus forte et plus rapide.

Un tel concept, même s'il doit toujours être réinterrogé, a le mérite de nous faire comprendre que nous quittons une modernité solide et

stable, pour une modernité liquide et instable. Ce qui a de nombreux effets dans la vie de la société, des Églises et du Défap.

Le Service protestant de mission a été conçu dès le départ comme l'outil des Églises fondatrices, aujourd'hui au nombre de trois, dans le champ missionnaire international. Il n'est donc pas un partenaire, comme on le dit habituellement d'une structure indépendante qui travaille librement pour d'autres structures indépendantes. Il est avant tout le prolongement des Églises, et à leur service pour la mission. En ce sens, le Défap est une structure dépendante des Églises, mais qui a besoin d'autonomie pour fonctionner.

Force est de constater qu'au fil des décennies, cette compréhension s'est distendue. Les Églises ont eu tendance à laisser évoluer le Défap à son gré, et dans son coin, et à le voir de plus en plus comme un partenaire plus ou moins lointain et inau-

¹ Zygmunt Bauman (1925-2017) est sociologue et l'un des principaux représentants de l'École sociologique postmoderne, courant visant à surmonter le désenchantement du monde issu de l'effondrement des idéologies. Il est l'auteur entre autres de *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité* (Paris, 2003) ou encore de *Le présent liquide* (Paris, 2007).

dible. De son côté, le Défap a parfois oublié qu'il était fondamentalement un outil au service de la mission des Églises. Sans compter le fait qu'il a été constitué également comme un département chargé de faire connaître la Cevaa dans les Églises de France.

D'où la nécessité de rapprocher les points de vue, de revisiter les projets des Églises à l'endroit du Défap et les projets du Défap à l'endroit des Églises. Cette nécessité a conduit l'institution à proposer à tous d'entrer dans une dynamique de refondation. Le colloque organisé le 11 octobre 2019 dans les locaux de la « Maison des missions » du boulevard Arago, à Paris, a permis de poser quelques éléments refondateurs. Son titre : « Vers une nouvelle économie de la mission : parole aux Églises » évoque la compréhension de la mission comme une grâce, offerte par le Christ, une grâce qui coûte et oblige. La parole que la présidente de l'Église protestante unie de France (EPUdF) et les

présidents de l'Union des Églises protestantes d'Alsace et de Lorraine (UEPAL) et de l'Union nationale des Églises protestantes réformées évangéliques de France (UNEPREF) ont accepté de prendre ensemble, événement inédit, a permis de rappeler les liens consubstantiels qui unissent Églises et Défap !

Je remercie les intervenants et les participants d'avoir abordé différents thèmes propices à une refondation : interculturalité, institution frontrière, Bible, international, évangélisation, formation, Cevaa, jeunesse, théologie, projets, etc.

Je remercie l'équipe du Défap qui a permis au colloque de se tenir et d'élaborer ce volume 2, consacré aux actes du colloque. Il fait suite au volume 1 destiné à la préparation du colloque. Il sera suivi d'un volume 3 qui réunira interventions et synthèses des ateliers qui auront cours lors du forum, intitulé « Les ateliers de la mission ». ■

*Va avec la force que tu as,
(Juges 6,14)*



1

Les mots de la mission

Les mots de la Mission

Parole aux Églises

propos recueillis par Valérie Thorin

Les trois présidents des Églises fondatrices du Défaç témoignent de leur conviction et portent un regard sur la mission et sur le rôle du Défaç aujourd'hui. Parole à : la pasteuress Emmanuelle Seyboldt, présidente de l'Église protestante unie de France (EPUdF), le pasteur Christian Albecker, président de l'Union des Églises protestantes d'Alsace et de Lorraine (UEPAL) et le pasteur Jean-Raymond Stauffacher, président de l'Union nationale des Églises protestantes réformées évangéliques de France (Unepref).

Pour la première partie de leurs interventions, quatre mots en lien direct et étroit avec le Défaç leur ont été proposés. Voici quels ont été leurs commentaires d'abord sous un angle personnel puis ecclésial.

Les mots de la mission : « mission »

Emmanuelle Seyboldt (EPUdF) :

Sur un plan personnel, existentiel, la mission est pour moi quelque chose de risqué, qui exige un fort investissement individuel. Souvenez-vous de cette série télévisée américaine des années 1960-1970, qui mettait en jeu la vie de ses héros et dont le point de départ était tout entier contenu dans une petite phrase dont on se souvient : « Cette mission, si vous l'acceptez... » Aujourd'hui, c'est moi, c'est nous qui recevons cet appel. Nous sommes, vous êtes dans la peau du personnage qui va mettre sa vie en danger. Et qui accepte. En

ce qui me concerne, je suis toujours partante pour toutes les missions qui me sont confiées. Il faut remarquer qu'il y a souvent un « chargé de mission » qui focalise l'attention, mais pas toujours de vis-à-vis.

Sur le plan ecclésial, ce point focal change et se porte vers le contenu du message à transmettre, voire sur son destinataire. Dès lors, le sens du mot devient pour moi ambivalent : j'y entends une relation déséquilibrée. Même si dans la pratique, fort heureusement, cela n'a pas toujours été le cas.

Christian Albecker (UEPAL) :

Ce mot me renvoie d'abord à mes vingt ans d'expérience en tant que président de la Mission intérieure de Strasbourg. L'inventeur de ce concept, le théologien allemand Johann Wichern, avait été au début de sa carrière en 1833, professeur à l'école du dimanche dans le quartier de Saint-Georges, aux portes de Hambourg. Il avait constaté l'immense détresse des familles qui y vivaient, leur misère matérielle, morale et spirituelle. Pour lui, la mission c'était d'annoncer « tout l'Évangile, à tout l'homme dans toutes ses dimensions : sociale, spirituelle et politique ».

La vie nouvelle n'est pas seulement la régénération de l'âme, mais celle de tout l'être. Il concevait l'Église comme un cercle avec un centre, le Christ, mais pas de circonférence. En nous rapprochant du Christ, nous nous rapprochons les uns des autres. C'est ce que dit de nos jours le pape François : l'Église ne grandit pas par prosélytisme, mais par attraction. Cette attraction vers le Christ s'exprime dans toutes les dimensions de la vie ecclésiale : diaconale, liturgique, catéchétique.

C'est pourquoi je pense que la mission va « de partout vers

partout », elle est l'affaire de l'Église universelle, c'est la « Missio Dei ». Pour moi, la mission c'est cela : contribuer à ce que tout être humain puisse être attiré par le Christ. Il ne devrait y avoir aucune différence entre mission intérieure et extérieure.

L'Église ne grandit pas par prosélytisme mais par attraction

Jean-Raymond Stauffacher (Unepref) :

Personnellement, la mission dite extérieure est une question d'hérédité : je suis le produit de quatre générations de missionnaires, en Afrique en particulier.

Par ailleurs, sur le plan intérieur, j'ai été responsable du projet Mosaïc [créé en 2006 pour favoriser la rencontre et la collaboration des protestants de diverses cultures et origines] à Marseille pendant quatre ans. Je pense que la mission est une forme de relation et qu'elle nous concerne tous, ici ou ailleurs. Nous pouvons entendre l'appel à la mission comme une addition de toutes les nations car le monde est devenu un village global. Son enjeu, c'est donner à chacun les moyens de vivre sa foi.

Les mots de la mission : « évangélisation »

Emmanuelle Seyboldt (EPUDF) :

Ce mot n'est pas sans poser problème. Je sais ce que signifie « annoncer l'Évangile ». Nous avons là un verbe d'action, « annoncer », qui permet de parler de la bonne nouvelle de Jésus Christ mort et ressuscité pour nous. Il y a des gens à qui l'on transmet cette bonne nouvelle, qui l'attendent et la reçoivent. Mais lorsque l'on passe du mot « Évangile » à celui d'« évangélisation », on perd un peu de vue les destinataires. Y a-t-il vraiment des individus qui attendent l'évangélisation ? Et d'ailleurs, fait-on de l'évangélisation comme on fait... du vélo ou de la couture ? Le cœur de la responsabilité des croyants est bien d'annoncer l'Évangile mais il n'y a pas de temps déterminé pour s'y consacrer. C'est pourquoi je préfère de loin parler d'annonce de l'Évangile.

Christian Albecker (UEPAL) :

Pour moi, ce mot est aussi synonyme de mission. Il est explicite, mais l'implicite – à savoir l'Évangile – va de pair. C'est témoigner de l'amour de Dieu par la parole et le geste, qui est la devise de la Mission intérieure de Strasbourg. Certes, l'évangélisation en parole peut devenir rapidement prosélytisme, et l'action non référée à l'Évangile devient activisme. Les Églises luthéro-réformées doivent insister sur le caractère gratuit et

inconditionnel de l'amour de Dieu, et sa grâce pour tout être humain, peu importe le statut social, moral ou culturel, l'appartenance ethnique ou religieuse, le sexe ou l'orientation sexuelle. C'est le sens du baptême des enfants, qui doit être accueilli dans la foi.

Évangéliser ce n'est pas transférer ou imposer une culture, une organisation sociale, politique, économique ou familiale, ce qui a longtemps été le cas quand les évangélistes avançaient dans les fourgons des colonisateurs. Évangéliser, c'est donner accès à la bonne nouvelle du Christ, mort et ressuscité pour que chaque être puisse accéder à la vie en plénitude. Je suis heureux que l'on réutilise ce mot dans nos Églises car il a été confisqué par les Pentecôtistes et les Évangélistes mais c'est notre mission à tous d'apporter la bonne nouvelle, cela ne peut pas être réservé à quelques-uns.

Jean-Raymond Stauffacher (Unepref) :

Ma mère est américaine, j'ai choisi d'être français. Je porte donc en moi cette articulation de deux cultures et le cumul des identités font ce que je suis. J'associe donc au mot « évangélisation » celui d'« identification » : comment les multiples identités qui font de moi ce que je suis rencontrent-elles l'identité du Christ...

Les mots de la mission : « témoignage »

Emmanuelle Seyboldt (EPUdF) :

J'aime ce mot car il est humble, fragile comme tout ce qui est humain. Souvenons-nous du témoignage des femmes au matin de Pâques : les disciples ne les crurent pas parce que c'étaient des femmes. Mais parce que la parole du témoin est fragile, elle peut être juste tout en n'étant pas exposée de façon impudique. Une parole massive prend le risque d'être incohérente et un jour ou l'autre, on en démontre la fragilité.

Le témoin qui semble tout maîtriser, risque de tomber. Qu'il sache rester à sa place de porte-voix, de médium est essentiel. Le témoignage répond à une question du fameux destinataire de l'annonce qui nous remet en cause et nous demande encore davantage de rendre témoignage de notre foi.

Christian Albecker (UEPAL) :

La mission et l'évangélisation s'effectuent notamment par le

témoignage. Comment transmettre si je n'ai pas pris pour moi-même le message afin d'en rendre compte ? *Evangelium pro nobis*, mais aussi *evangelium pro me* : l'évangélisation nous concerne collectivement mais aussi individuellement. Nos institutions, nos organisations et nos finances « témoignent » : elles expriment, souvent à leur insu, nos convictions et nos priorités.

La mission, l'évangélisation s'effectuent notamment par le témoignage

Jean-Raymond Stauffacher (Unepref) :

L'évangélisation pose une question de cohérence : elle est la connexion entre nos paroles et nos actes. Souvent, les gens reprochent à l'Église de dire quelque chose et de faire autre chose. Aujourd'hui, être chrétien c'est entrer dans cette volonté de cohérence, qui est une demande prégnante de nos sociétés.

Les mots de la mission : « institution »

Emmanuelle Seyboldt (EPUdF) :

L'institution est quelque chose de vénérable, en qui l'on peut avoir confiance, qui fait partie de nous-mêmes comme une colonne vertébrale. Si je pouvais risquer

une comparaison, je dirais qu'elle est comme une grand-mère que l'on aime affectueusement : elle a tout vu, tout vécu, elle a beaucoup d'expérience et a résisté à de nombreuses tempêtes.

Christian Albecker (UEPAL) :

On connaît la formule de l'abbé Loisy : « Jésus a annoncé le Royaume et c'est l'Église qui est venue » ! En fait, je pense qu'il n'est pas opportun d'opposer les deux, comme dans le couple antagoniste classique en théologie protestante, événement/institution. Cette dernière n'a d'autre justification que d'être le vase d'argile qui met son contenu à la disposition des hommes. Toute institution est faillible, relève de la grâce de Dieu, y compris l'Église et, *a fortiori*, le Défap.

Ce qui est paradoxal, c'est que nous affirmons haut et fort que les institutions sont secondaires mais nous nous épuisons à les défendre, même si elles ne sont plus toujours pertinentes ni adaptées aux défis du temps présent, dans un paysage sociétal complexe et l'on justifie cela par des arguments théologiques ou ecclésiologiques. L'une des difficultés de notre actuel débat vient de cette complexité institutionnelle. Les sociétés missionnaires et leurs héritières d'aujourd'hui se sont constituées souvent en marge des Églises, et parfois en opposition avec elles. Ceci sur fond de tensions théologiques entre directions d'Églises plutôt libérales et sociétés missionnaires davantage piétistes. Souvenons-nous d'Albert Schweitzer, recalé par la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP, l'ancêtre du Défap) entre autres pour ses options théologiques jugées « trop libérales ». Dans

ma propre Église, cette antinomie s'est aussi manifestée : j'ai eu d'après discussions au sujet des budgets, général et missionnaire, qui sont désormais votés le même jour, lors de deux assemblées générales successives avec les mêmes membres. Avant l'adoption de cette mesure, l'avis collectif était qu'il fallait « sanctuariser » les crédits de la mission ce qui, pour moi, est profondément incompréhensible car la vie de l'Église doit être missionnaire dans son ensemble, et les finances ne sont jamais que la traduction des priorités que nous donnons à cette mission.

***Toute institution est faillible,
elle relève de la grâce de
Dieu, y compris l'Église***

Jean-Raymond Stauffacher (Unepref) :

Pour parler de l'institution, j'aimerais utiliser le mot porosité. J'entends par là la capacité de nos institutions à retenir ou à laisser passer. Car une institution peut aussi être un obstacle à la circulation, celle de l'Évangile en l'occurrence. Pour éviter l'écueil, l'Évangile doit être placé au-dessus et au-delà de l'institution. Pour reprendre une image biblique : nous avons le même rapport qui a existé entre le temple de Jérusalem et les prophètes. Il est autant nécessaire que le prophète se lève et parle à l'institution que l'institution vienne parler au prophète.

En seconde partie, les présidents des Églises ont été invités à répondre à deux questions d'ordre général. La première, dont les réponses ci-dessous, concerne ce que chacun envisage comme étant le rôle du Défap, ses apports mais aussi ses faiblesses.

Emmanuelle Seyboldt (EPUDF) :

Je ne souhaite pas séparer le Défap de la Cevaa pour répondre à cette question. Ces deux institutions ont permis aux Églises réformée et évangélique luthérienne de poursuivre de façon concrète et positive les relations avec leurs homologues des anciennes colonies, devenues indépendantes, que nous appelons aujourd'hui les Églises sœurs. Ce qui était auparavant un échange Nord-Sud est devenu « de partout vers partout ». Nous avons désormais des frères et des sœurs en Christ dans le monde entier et ce, depuis plusieurs générations désormais. En France, il est maintenant possible d'entendre des nouvelles de toute la terre, et de voir comment l'Évangile permet la rencontre, ouvre nos regards et invite à la solidarité. En cela, le Défap et la Cevaa jouent un rôle irremplaçable.

La principale difficulté relève des échanges financiers. Toute aide financière entraîne, selon moi, un déséquilibre dans les relations. Par exemple, la « journée des missions » qui se pratique dans certaines paroisses est l'occasion de donner des informations sur les activités du Défap, mais c'est surtout un moment d'offrande. Du coup, je trouve que

l'on passe complètement à côté de la rencontre de l'Église universelle. Or le Défap est justement notre fenêtre ouverte sur cette Église universelle. La question est : comment l'ouvrir plus grand ? Je ne suis pas naïve, je sais que l'EPUDF est riche par rapport à nombre de ses partenaires, même si ses capacités sont en recul. Il n'empêche que je pense malsain de fonder les relations institutionnelles sur l'argent. Certes, il est important d'aider ses partenaires et j'ignore encore quelle serait la solution idéale. Ne faudrait-il pas, par exemple, séparer les lieux d'aide financière du lieu de formation des personnes à la rencontre ?

***Le Défap est notre fenêtre
ouverte sur l'Église
universelle***

Christian Albecker (UEPAL) :

L'UEPAL entretient de multiples partenariats anciens avec des œuvres missionnaires : il y a eu la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP) devenue aujourd'hui le Défap ; la Mission de Bâle, qui s'appelle désormais Mission 21 ; la Société luthérienne de mission intérieure et extérieure qui est en étroite relation avec l'Œuvre missionnaire

allemande de Hermannsburg ; et enfin la dernière-née : l'Action chrétienne en Orient (ACO). Trois sont françaises, deux sont étrangères, deux sont implantées en Alsace. Cette diversité est une grande richesse.

Notre lien particulier avec le Défap vient du fait que les deux Églises qui constituent l'UEPAL en ont été les fondatrices. Il est donc davantage qu'un partenaire, ce qui se traduit par une plus grande implication de nos représentants dans ses rouages administratifs (Assemblée générale, Conseil d'administration, Bureau) et une importante participation financière.

Comme son nom l'indique, le Service protestant de mission – Défap est un service non seulement important mais indispensable, qui assure les côtés technique et opérationnels de nos relations de solidarité avec les Églises sœurs issues, elles, du travail missionnaire des siècles passés. Pour moi, il n'y a ni confusion, ni séparation avec la Cevaa, qui est une communauté d'Églises. La mission n'est aujourd'hui plus un mouvement du nord vers le sud mais une affaire commune et chaque partenaire y contribue avec les moyens dont il dispose. L'UEPAL donne des moyens financiers et humains au Défap, afin que puisse être mis en œuvre de manière professionnelle et opérationnelle une partie de notre engagement de solidarité.

Les représentants du Défap doivent être présents sur le terrain pour parler, concrètement, de ce que fait l'institution au nom des Églises. C'est de cette façon que nous comprenons le volet « animation France » : aller dans les paroisses et autres lieux communautaires et raconter quelles sont ces activités. C'est très important car lorsque les gens sont convaincus, voire même motivés par ce que font les organismes, ils sont ravis de les aider à fonctionner. L'argent qui permet au Défap de travailler vient de cette « base » : il faut donc la nourrir intellectuellement et de façon pédagogique et attrayante.

Jean-Raymond Stauffacher (Unepref):

Je voudrais d'abord prendre le temps de remercier le Défap au nom de l'Unepref pour la place qui nous est faite, malgré notre faible participation. Nous avons conscience de ce que nous sommes, de ce que nous apportons ou non et nous venons à cette table en toute connaissance de cause. Notre Commission permanente nous a recommandé de dire combien nous avons apprécié ce qui a été mis en place ces dernières années, le sérieux et le travail colossal accompli dans de nombreux domaines. Nous voulons dire notre gratitude de voir arriver Basile Zouma au poste de secrétaire général et de savoir que Jean-Luc Blanc est reparti faire le pasteur dans un secteur un peu perdu. Quel enrichissement pour tous de voir ainsi nos

pasteurs aller en mission, se mettre au service des Églises dans leurs outils communs et ensuite repartir dans les paroisses locales riches de tout ce qu'ils ont reçu.

J'aimerais mettre en valeur deux éléments qui sont porteurs pour l'avenir. Le premier est internet, qui n'existait pas à la fondation de l'institution, devenu un outil incomparable pour comprendre le monde. Ce virage numérique, le Défap l'a pris et je suis un lecteur avide de tout ce qui est publié sur le site et qui donne un vrai visage à la mission, à l'élan missionnaire et qui témoigne des liens que nous avons, en tant qu'Églises protestantes, avec le monde. C'est un domaine à encourager et à repenser sans cesse car cela représente un apport fondamental que peuvent s'approprier les paroisses.

La seconde question posée aux représentants des Églises fondatrices concernait leurs nouvelles attentes vis-à-vis du Défap.

Emmanuelle Seyboldt (EPUdF) :

L'expertise du Défap est reconnue en termes de formation des envoyés. Aujourd'hui, nous accueillons des pasteurs d'autres pays venus se mettre au service de l'EPUdF. Ils sont « envoyés chez nous » et il est question qu'ils bénéficient d'une formation pour envoyés. C'est nouveau et très important. Si le

Le second élément est l'enjeu que représente la jeunesse, et celui des voyages qui la forment et la transforment. Nous avons la capacité d'envoyer des jeunes dans des lieux parfois difficiles, où ils peuvent voir comment le Christ y est présent et comment ils peuvent se retrouver eux-mêmes. Une pleine génération de jeunes a ainsi pu être en contact avec les autres Églises, et leur rapport au monde (lequel a lui aussi beaucoup changé depuis 1971, date de création du Défap), est devenu différent. Ils se posent désormais la question de la mission d'une façon globale. Au-delà, il s'agit de leur donner des outils pour penser leur foi dans une dimension mondiale. Nous ne pouvons pas ne pas équiper la jeunesse en ce sens.

décalage culturel est important pour les personnes que nous envoyons en mission, il l'est aussi pour les envoyés que nous recevons.

Aujourd'hui, le monde est chez nous ! Les pasteurs d'ici, ainsi que les évangélistes, pourraient aussi être formés au Défap avant d'être envoyés dans nos Églises locales, qui sont un monde en miniature, ou encore dans les nouvelles implantations d'Églises,

qui sont souvent comme un monde en friche. Le Défap, plateforme de formation à l'interculturalité pour les Églises, voilà une mission qui serait particulièrement utile pour l'EPUDF. Enfin, le Défap lieu de formation à l'annonce de l'Évangile pour les membres de l'Église, pour les conseillers presbytéraux, pour les catéchètes, ce serait... la fête, la F.E.T.E. – Formation Église de Témoins Ensemble !

Christian Albecker (UEPAL) :

Il s'agit clairement de sortir du schéma Nord-Sud et de porter le souci de la mission globale, intérieure et extérieure. Dans les faits, le Défap ne cherche plus à créer de nouvelles Églises, il n'est donc plus « missionnaire » au sens où la SMEP l'était, au XIX^{ème} siècle.

En revanche, il exerce la solidarité avec les Églises-sœurs, issues de ces mouvements missionnaires historiques et ce, dans le registre du témoignage explicite et de la formation des pasteurs et des laïcs ; pas uniquement dans le domaine de l'aide au développement même si l'on est parfois entre les deux, comme au Sénégal où l'on soutient une activité d'élevage génératrice de revenus pour les pasteurs.

Les missionnaires d'autrefois assuraient naturellement le lien entre ici et là-bas. Pendant leurs congés en France, ils visitaient les paroisses

et racontaient leur vie en Chine ou au Cameroun. C'est de cette façon que nos paroissiens se sentaient en lien avec leurs sœurs et frères au loin. Avec nos moyens actuels, nous pouvons créer du lien direct : que ce soit par le biais des réseaux sociaux ou par les voyages. L'organisation pratique de toutes ces rencontres demande un savoir technique que le Défap pourrait mettre à la disposition des Églises.

Par ailleurs, de plus en plus de jeunes souhaitent partir à la rencontre d'autres pays, d'autres cultures et veulent donner du sens à leurs « déplacements ». Le Service civique et le Volontariat de la solidarité internationale (VSI) sont d'excellents outils pour leur permettre ces rencontres et les sensibiliser aux enjeux économiques, écologiques et sociaux, mondiaux et globalisés. Le Défap devrait mettre l'accent sur ce volet, et le développer.

Il s'agit de donner aux jeunes des outils pour penser leur foi dans une dimension mondiale

Si, aujourd'hui, il organise le service Nord-Sud, le Défap devrait aussi mettre en place un service Sud-Nord, à savoir l'accueil des jeunes adultes en provenance des pays du Sud et qui s'engageraient dans des structures sociales et éducatives en France.

Enfin, concernant la Cevaa, il faudrait pouvoir sortir de l'ambiguïté permanente entre ces deux institutions et mener jusqu'au bout l'intuition remarquable qui a conduit à sa création en 1971, c'est-à-dire séparer clairement les deux organismes. Ce qui n'empêchera nullement de cultiver des liens entre eux.

C'est le sens de la décision de l'UEPAL, mal comprise et mal interprétée à l'époque, qui a été de verser sa contribution à la Cevaa directement, sans passer par le Défap. La Cevaa est une communauté entre Églises qui ont des choses importantes à partager. Ce qui lui est précieux, c'est notamment la francophonie, ainsi que le rapprochement culturel. Dès lors, ne pourrait-on pas créer au Défap un lieu de formation qui permettrait de faire Église ensemble ?

Pour conclure, je voudrais exprimer ici mon souhait que la refondation du Défap soit réelle et profonde et qu'elle se traduise, symboliquement, par un nouveau nom. Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg et il reste bien des questions à régler auparavant, mais il faut noter que le nom actuel ne signifie plus rien pour les personnes qui n'ont pas participé à sa création et ignorent tout ou presque de sa filiation historique : ce n'est pas un « département » et personne ne sait plus ce qu'est l'« action apostolique ». Pour

ma part, je suggère « Solidarité des Églises en mission », SEM. Mais nous aurons le temps d'en reparler...

Ne pourrait-on pas créer au Défap un lieu de formation qui permettrait de faire Église ensemble ?

Jean-Raymond Stauffacher (Unepref):

Je reprends ici ce que je disais plus haut : l'Unepref est plutôt un utilisateur du Défap. C'est un petit ensemble d'Églises qui a la chance de faire partie d'un organisme qui l'ouvre vers le monde. Nous avons travaillé sur le rapport mission au loin / évangélisation de près, issu de la même dynamique. Nous partons de l'idée que la mission est le fruit de la vie de l'Esprit en nous, une vie nouvelle, le fruit de l'Évangile et de la nécessité de l'annoncer au monde. Comment cela s'incarne-t-il dans les institutions ?

Nous avons défini plusieurs axes d'approche en prenant le parti de dire que l'évangélisation directe est une réponse contextualisée à la société d'aujourd'hui. La concurrence des paroles et du monde médiatique appelle à une forme de parole explicite. Cela nous a amenés à implanter de nouvelles Églises, comme le font les Églises évangéliques. Malgré nos faibles moyens, nous avons multiplié nos lieux d'engagement, qui sont autant de « sas » intéressants, de laboratoires démontrant ce que

représente l'évangélisation dans une communauté locale actuelle, en y insufflant chaque fois une dimension missionnaire.

Nous avons aussi multiplié les partenariats missionnaires. Nous en avons cinq principaux, le dernier d'entre eux étant un organisme presbytérien. C'est dans ce contexte général que s'inscrit le Défap, dans un équilibre entre mission lointaine et proche, sous-tendu par la question de l'implantation des Églises.

Qu'attendons-nous du Défap ? Je pense que l'interculturalité est un point central et fondamental. Nous habitons le monde, nous devons utiliser les ressources qu'il nous propose. Peut-être doit-on

penser à la création d'une communauté d'apprentissage justement autour des nouvelles paroisses ? Cela fait écho, par exemple, avec ce qui se passe dans l'Église anglicane avec les *Fresh Expressions*, un domaine de réflexion missiologique qui s'incarne dans les Églises et dont il faudrait valoriser le volet français. Il se passe beaucoup de choses dans le monde ecclésial, est-ce que cela sera repris par le Défap, ou par d'autres, c'est là la question. ■

La mission est le fruit de la vie de l'Esprit en nous, une vie nouvelle, le fruit de l'Évangile et de la nécessité de l'annoncer au monde



2

Contexte d'aujourd'hui

Si proches et si loin les uns des autres

Quel défi pour la mission dans nos sociétés éclatées ?

par Frédéric de Coninck

Frédéric de Coninck, né en 1955, est d'abord ingénieur général des Ponts, des eaux et des forêts puis il est devenu docteur en sociologie en 1989 en soutenant sa thèse intitulée « Pratiques d'espace : la force des choses ». Il est également titulaire d'une habilitation à diriger les recherches et pendant dix ans, a travaillé au sein du laboratoire « Ville, mobilité, transport », une unité pluridisciplinaire de l'université ParisTech de Marne-la-Vallée, autrement dit au cœur de l'enseignement supérieur et de la recherche concernant la « ville durable ». Spécialiste de la sociologie des modes de vie, il est l'auteur de nombreux ouvrages s'y rattachant. En 2017 il a pris sa retraite et se consacre désormais et plus que jamais à l'écriture, et anime notamment un blog, « Tendances, Espérance », hébergé par la plateforme Regards protestants. Membre d'une Église protestante mennonite, il s'est toujours attaché à construire un dialogue entre les sciences sociales et les enjeux de la foi.

La question de la mission aujourd'hui s'apparente à celle traitée dans mon petit livre paru en 2011, intitulé *Si proches, mais si loin les uns des autres*¹. C'était il y a huit ans et pourtant, nous sommes toujours dans la même dynamique.

La double question qui se pose actuellement au sein des Églises comme pour la mission en général est celle de la proximité géographique et de la proximité sociale. Nous vivons dans une société où le brouillage est complet entre ces deux notions. Vous êtes proches de moi, géométri-

quement, géographiquement, mais est-ce pour autant que je suis proche de vous ? Ce n'est pas sûr car nous ne nous connaissons pas. Ce n'est pas une nouveauté : à l'époque où se déroulent les événements relatés à travers le Nouveau Testament existait le même phénomène. Ce n'était pas la même échelle bien sûr, mais pour des gens venant de sociétés traditionnelles, polythéistes par exemple, le brouillage et l'incompréhension étaient similaires. On n'en parlait pas en termes de « mondialisation » car c'est un néologisme contemporain, mais nous pourrions dire qu'il

¹ Frédéric DE CONINCK, *Si proches, mais si loin les uns des autres. Qui est mon prochain dans la société mondialisée*, Lyon, Olivetan, 2011

existait une certaine « méditerranéisation » : tout le bassin méditerranéen, ses États et ses populations, se mettaient peu à peu en lien.

Cette opération a été progressive. Les juifs se sont installés au fil du temps sur le pourtour de la mer Méditerranée puis à l'intérieur de l'Asie mineure. Comme il est relaté au chapitre 15 des Actes des apôtres : depuis des générations, des prédicateurs juifs sillonnaient les contrées et les villes, en Judée et ailleurs. Avec le passage du judaïsme du Temple au judaïsme du Livre, sont apparues de plus en plus de synagogues. Toutefois, la proximité entre juifs et païens n'allait pas de soi et la plupart des épîtres de Paul sont justement consacrées à ce sujet.

Des citoyens proches géographiquement se trouvaient éloignés socialement. Même à cette époque, la cohabitation était parfois difficile. L'histoire du Proche-Orient ancien montre à quel point les envahisseurs étaient nombreux et venus de tous les horizons : Egypte, Assyrie, Babylone ; par ailleurs une grande partie des juifs ont vécu en déportation chez les Assyriens, les Perses... Les conquêtes d'Alexandre le Grand, puis celles de Rome ont provoqué un vaste brassage de populations. Concrètement, cela signifie que l'on croisait dans les rues des villes des gens dont l'histoire et la civilisation

n'étaient pas celles de la cité, leur langue, leurs vêtements, leurs habitudes, tout était différent. Et sur le plan politique, rien n'était simple car souvent, ils se révélaient être occupants ou colons.

Nous sommes plusieurs sociologues à avoir étudié assez finement ce phénomène de proximité / éloignement. Il est devenu très visible dans nos sociétés occidentales avec l'industrialisation. Les textes des premiers sociologues, comme Georg Simmel², mettent en lumière le fait que les citadins et les habitants des grandes métropoles ont été, à travers les siècles, toujours tiraillés entre de très nombreuses sollicitations, économiques, politiques, sociales comme ils le sont aujourd'hui.

Proximité géographique et proximité sociale sont brouillées aujourd'hui

La concentration des ouvriers employés dans les grandes usines dans des quartiers particuliers, géographiquement délimités à l'intérieur ou à la périphérie de la ville, a contribué à faire naître la notion de « masse laborieuse ». Celle-ci a connu, en l'espace d'un seul siècle, un profond bouleversement dû à l'apparition et au développement extrêmement rapide des technologies, puis de l'informatique, etc. Depuis la fin

² Georg Simmel (1858-1918), philosophe et sociologue allemand adepte de l'interdisciplinarité. Il a influencé les intellectuels de son époque et continue encore aujourd'hui.

de la Seconde guerre mondiale, la mobilité individuelle s'est également développée de façon exponentielle. Du coup, les travailleurs eux-mêmes sont arrivés, par vagues successives, d'horizons de plus en plus larges.

Ce brassage de populations à la façon contemporaine a généré, au niveau individuel, dans les villes et les quartiers où ces nouveaux travailleurs se sont installés, la perception de leur « étrangeté » de la part de ceux qui s'y étaient établis au préalable. Même si, très souvent, ces résidents étaient eux-mêmes arrivés plus ou moins récemment de province ou, à tout le moins, de la campagne. Naît alors le sentiment de vivre dans une société divisée où des groupes se côtoient, qui n'ont ni les mêmes centres d'intérêt, ni la même vie, ni la même histoire et, qui plus est, dont nombre de membres se sentent déracinés.

D'où l'apparition, en marge des Églises protestantes, de missions spécialisées : la Mission populaire, l'Armée du Salut, etc. Bien sûr, l'Église catholique a réagi elle aussi au sein de cette société apparemment éparse et s'est employée à créer l'Action catholique ouvrière, agricole, étudiante etc. Les mondes commençaient à se fragmenter, même si les gens étaient proches géographiquement. Le modèle d'intégration « à la française » trouvait ici ses limites. Paradoxalement, la mission d'évangélisation dans les terres coloni-

sées allait bénéficier de l'aisance croissante à se déplacer : les jeunes pasteurs pouvaient porter au loin la Parole du Christ car ils en avaient la possibilité matérielle, même s'il fallait des mois de voyage en bateau pour rejoindre l'Asie ou la Polynésie.

Des groupes se côtoient mais nombre se sentent déracinés

En France, les tensions entre les divers groupes sociaux allaient naître, croître et s'exacerber avec les difficultés économiques. Après avoir fait appel à des travailleurs étrangers, s'y être plus ou moins facilement adaptés et avoir plus ou moins aisément intégrés les différents groupes d'immigrés, certains des Français dits « de souche » ont remis ces derniers dans leur ligne de mire à la fin de la période faste de l'expansion économique. Dès lors, à la brutalité économique s'adjoindra une certaine forme de brutalité politique et des fractions de la population vont être stigmatisées. Nous assistons aujourd'hui au même type de phénomène, mais amplifié par la mondialisation. C'est de l'histoire faite par un sociologue, mais je l'assume face aux historiens qui peuvent me reprocher une extrême simplification.

Ce qui m'intéresse, dans ce processus, et ce qui nous ramène à la mission c'est l'apparition, à l'époque de Jésus, des « craignants-Dieu ».


Ils sont ce que je nommerai des « personnes frontières », des gens suffisamment proches du judaïsme pour en percevoir la profondeur, sans être complètement juifs, sans être circoncis par exemple. Ce qui est remarquable – et c’est mon regard de sociologue sur les Actes des apôtres – c’est le rôle essentiel qu’ils jouent aux moments cruciaux du développement de l’Église primitive.

Quand Pierre va pour la première fois chez un païen, c’est chez un « craignant-Dieu », un centurion qui est adorateur de Dieu avec toute sa maisonnée : il est loin d’être un ignorant du judaïsme. L’on s’aperçoit aussi que lorsque Paul arrive dans une ville, souvent il n’est pas bien accueilli par les juifs à la synagogue. Dès lors, il se rend chez les « craignants-Dieu », puis il élargit sa mission aux païens. Il ne s’adresse pas en premier lieu à ces derniers alors que pourtant, il appartient à la diaspora et donc, en tant qu’étranger, d’une certaine façon il est proche d’eux. Mais il préfère avoir recours aux « craignants-Dieu » en tant que médiateurs de son action.

À l’étude de ses différents voyages, on s’aperçoit aussi que, pour sortir d’Asie mineure, il lui a fallu un élan. Il a agi par proximités successives. Il n’est pas allé directement au plus loin, à la rencontre des autres mais il s’est appuyé sur son histoire personnelle et sa culture pour, par étapes,

pouvoir parler à des gens dont l’histoire et, surtout, les croyances étaient complètement différentes.

L’incarnation, la personnalisation est le prototype de la mission mais cela nécessite quelques explications et une adaptation certaine au contexte, notamment contemporain. C’est la parole de Jean (Jn 20, 21) : « Comme le Père m’a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Il y a là une double proximité : géographique, car dans la première partie de cette phrase on comprend que Dieu vient vers nous, et une proximité sociale : Dieu se fait homme pour pouvoir aller à la rencontre des gens dans leur humaine condition. Cette double proximité est difficile à vivre, elle est difficile à transposer sur un plan pratique. C’est là qu’interviennent les « personnes frontières » : elles construisent des ponts, des liens, des médiations qui rendent la rencontre possible.



Dieu se fait homme pour rencontrer les gens dans leur humaine condition

Faisons encore un bond historique pour nous rendre dans les années 1970, date pensée bien sûr comme un jalon approximatif. À cette époque, s’est également opérée une forme d’explosion du monde. Le mouvement a été double et similaire à ceux des siècles passés : des choses auparavant lointaines sont devenues

proches géographiquement et culturellement. Nous pouvons prendre un exemple banal : à cette époque sont apparus à Paris les premiers restaurants japonais. Les Parisiens se sont mis à manger du poisson cru. C'était un vrai bouleversement culinaire ! Dans le même temps, un mouvement contradictoire s'enclenchait : nombre de Français partaient s'établir à l'étranger, grâce à une meilleure circulation transfrontalière, à l'apparition des nouvelles règles européennes, lesquelles allaient bientôt donner naissance à l'Union européenne, autorisant la libre circulation des biens et des personnes.

Cet effet contradictoire a eu un retentissement certain pour la mission : ceux qu'il fallait autrefois rencontrer au loin étaient désormais près de nous. La circulation des personnes était autorisée dans le sens des départs, mais aussi dans le sens des arrivées. La vie d'Église s'en est trouvée elle aussi modifiée : non seulement il était de plus en plus facile d'aller dans la paroisse de son choix grâce à l'amélioration des moyens de transports collectifs, urbains ou interurbains, mais les communautés pouvaient recevoir des groupes de personnes en provenance de quartiers plus éloignés, attirés par la qualité de l'accueil, la présence de personnes de référence etc.

Tout ceci n'allait pas sans peur, une fois encore. Les migrations facilitées à l'intérieur de l'Union

européenne et l'ouverture des frontières avait fait craindre un afflux de migrants venus d'Espagne ou du Portugal, par exemple, vers la France. Mais c'est l'inverse qui s'est le plus souvent produit : les Européens qui avaient fait partie des toutes premières vagues d'immigration intra-européennes et qui n'osaient pas rentrer chez eux de crainte de ne pouvoir revenir, se sont mis à faire des aller-retours fréquents. C'est un mode nouveau de migrations, qui bénéficie d'ailleurs souvent aux économies des pays concernés.

Pour la mission, la question du village global est devenue un défi

Pour la France, 1997 a pris l'allure d'un tournant car en l'espace d'une année, nous avons vu se répandre l'usage d'internet et du téléphone portable. Du coup, et concomitamment, les cultures, les habitudes, les goûts et les modes de vie ont commencé à se diffuser largement au-delà de leurs frontières d'origine. La cuisine, les livres, la musique, tout désormais se télécharge, se lit, s'écoute, se goûte partout dans le monde et presque en simultanéité.

Mais pour la mission, la question du village global est devenue un enjeu, un défi. Les dynamiques économiques sont aujourd'hui largement mondialisées, même si chaque pays a une grande marge

de manœuvre. Tout se fait en lien avec les autres pays et rien ne peut se penser, n'en déplaise aux pays les plus protectionnistes, à l'intérieur de frontières strictement refermées. Les questions écologiques le sont aussi : les émissions de gaz à effet de serre, la déforestation, tout ce qui se passe ici, dans une ère géographique proche de nous, a un impact là-bas, chez l'autre qui semble éloigné de nous mais qui devenu proche par la force des choses : les gaz n'ont pas de frontière et les aléas climatiques sont désormais si violents qu'ils n'épargnent aucune zone. Nous sommes tous dépendants de la manière dont autrui gère le climat. Les épidémies, le terrorisme, la criminalité financière, nous sommes tous connectés les uns aux autres et les problématiques sont communes.

Cela peut être à la fois une chance pour la mission : nous nous partageons la planète avec à peu près les mêmes problèmes et cette unité peut nous rendre plus efficaces, mais aussi une malchance car il nous faut affiner notre langage et le moduler. Nous devons rester compréhensibles pour tous car pour rester fidèles à notre engagement, il nous faut annoncer la Bonne nouvelle à toute l'*Oïkoumène*, la terre entière. Pourquoi est-ce plus difficile aujourd'hui ? Parce qu'hier, nous pensions que ceux qui étaient différents de nous devaient faire des efforts pour nous ressembler, pour se

conformer à nos valeurs et tout faire pour adopter nos modes de vie et de pensée. Aujourd'hui, la tendance s'est inversée et fort heureusement, nous reconnaissons l'autre dans son altérité, et non seulement nous admettons sa non-ressemblance, mais c'est nous qui tentons de nous inculturer. Nous admettons être à la fois semblables et différents. Encore une fois, notre monde s'est élargi par rapport aux temps anciens, au moment où était rédigé le Nouveau Testament. Il y était question de pays étrangers, de Jérusalem, de Judée ou de Samarie mais ce qui était considéré comme les extrémités de la terre ne semblaient finalement pas trop étranges. Ces extrémités se transformaient, le lointain devenait proche.

***Aujourd'hui, nous
reconnaissons l'autre
dans son altérité***

Finalement, à y bien regarder, la difficulté surgit de ce renversement des repères. L'idée de culture dominante n'est plus du tout acceptable, comme nous venons de le démontrer. On a reproché à Pierre Bourdieu d'être tombé dans la caricature lorsqu'il a publié *La Distinction*³, mais il y développait une idée majeure : il y a en France deux grands blocs culturels, la culture « cultivée », officielle, et la culture populaire. Au milieu, les classes moyennes tentent de rattraper la culture dominante alors même qu'elle fait débat. En relisant ce livre

³ Pierre BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Éditions de Minuit, 1979

aujourd'hui, nous avons l'impression d'être dans un autre univers tant nos styles culturels sont devenus éclatés et presque universels.

Nous sommes partagés entre des cultures complexes à la fois différentes et ressemblantes. Nos appartenances sociales aussi sont entrecroisées. Autrefois, nous étions dans une société de cercles concentriques, où chacun avait plus ou moins la même activité dans une unité de lieu. Aujourd'hui, nous sommes tiraillés entre des appartenances multiples. Il en va de même pour les leaders d'opinion. Autrefois, il y avait des penseurs, philosophes, sociologues etc. qui parvenaient à entraîner des pans entiers de la société derrière eux. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas, il y a une poussière d'opinions et de petits leaders. C'est la « société émietlée ».

Est-ce un avantage ou un handicap pour se rendre proche de l'autre ? On peut dire « c'est une chance » car cela permet de penser qu'il est toujours possible de trouver une « miette » qui connecte les uns aux autres, mais c'est aussi une difficulté car au quotidien nous sommes face à des gens radicalement différents, alors qu'ils sont proches géographiquement. L'ailleurs est près de chez nous.

Ce n'est donc pas forcément la carte géographique qui est la bonne représentation de l'espace, mais peut

être la connexion. Il y a une double géographie : d'une part la continuité et d'autre part la connexion. Je peux me sentir plus proche de ceux avec qui je suis connecté qu'avec ceux qui habitent à quelques mètres de chez moi, avec lesquels je suis pourtant « contigu ». Les grandes villes européennes communiquent entre elles, mais hors métropoles, c'est le vide. En France, on appelle cela la « diagonale du vide » et certains parlent même de « Paris et le désert français ». Quant aux cités elles-mêmes, elles offrent toutes le même modèle : les quartiers touristiques, les rues des boutiques aux enseignes souvent identiques d'un bout à l'autre de la planète, etc.

Il y a pourtant une différence entre continuité et connexité. On peut se poser la question en particulier pour la mission : avec qui suis-je connecté et de qui suis-je contigu ? Une partie de la réponse est dans la parabole du bon Samaritain : qui est mon prochain, est-ce celui avec qui je suis connecté ou celui qui est sur le bord de la route et que je ne connais pas ? N'est-ce pas successivement l'un *et* l'autre ?

Avec qui suis-je connecté et de qui suis-je contigu ?

Il ne faut pas oublier, dans cette réflexion, le phénomène de « clôture » des réseaux. Lorsque le téléphone portable et internet mobile sont apparus, tout le monde a pensé

pouvoir communiquer avec n'importe qui, n'importe quand et n'importe où. A l'usage, c'est en partie inexact : n'importe où est presque vrai, n'importe quand ne l'est pas tout-à-fait, et n'importe qui est totalement faux car on ne communique qu'avec les gens qui sont dans notre répertoire. Nous allons donc vers une électivité croissante de nos relations. Finalement : plus j'ai de moyens de communication, plus je me replie sur moi-même et plus je communique uniquement avec ceux qui me ressemblent.

On appelle cela du communitarisme... Il se traduit dans de nombreux domaines : nous avons tendance à ne prendre en compte que les organes d'information qui répètent ce que nous pensons déjà ; nous ne parlons des choses sérieuses comme la politique ou les questions de société qu'avec ceux qui pensent comme nous, etc. Il reste cependant un espoir : ce que Mark Granovetter⁴ a appelé en 1973 « la force des liens faibles ». C'était une belle intuition, encouragée par le fait qu'il habitait en Amérique du nord, où les communautés se sont refermées sur elles-mêmes depuis longtemps. Il écrivait que selon lui, il n'était pas vraiment préoccupant de n'avoir que des liens faibles avec des gens situés en dehors de notre cercle. En dépit des liens forts et des relations intenses que nous entretenons au sein de

ce cercle, paradoxalement les liens faibles pouvaient être décisifs. Leur existence permet la transmission d'un cercle à un autre. Ceci nous ramène à la notion de « personnes frontières ».

Avoir des liens faibles avec des gens en dehors de notre cercle peut être décisif

Les Églises sont des lieux de brassage, surtout dans les grandes villes. Elles sont parmi les seuls endroits où l'on trouve une belle diversité sociale, notamment en France. Nous y trouvons nombre de « personnes frontières » : ce sont elles qui ont d'autres liens avec d'autres milieux. D'où l'importance d'une conception renouvelée de la mission, incluant ces « personnes frontières ». Leur tâche s'exerce en double sens : ce n'est pas uniquement nous qui avons des choses importantes à communiquer, il y a aussi les autres qui veulent nous parler de ce qui compte pour eux. Cet aller-retour est important, fondamental même au regard de la mission.

Reste une dernière question : comment parler à quelqu'un qui se méfie des « sachants » ou de ceux qui voudraient se faire passer pour tels ? Aujourd'hui, c'est un défi pour les Églises en général, et pour la mission en particulier : comment se rendre

⁴ Marc Granovetter, sociologue américain, né en 1943, est considéré comme l'un des principaux représentants de la sociologie des réseaux sociaux.

proche de quelqu'un qui n'apprécie pas votre discours ? Comment traverser les bulles communicationnelles qui se forment sur les réseaux sociaux ? Pourquoi se méfier des gens qui n'appartiennent pas aux mêmes réseaux que nous ?

Le réflexe naturel est de ne faire confiance qu'à ceux que nous connaissons mais c'est un handicap pour la communication car elle doit se faire dans des directions multiples,

y compris vers l'inconnu, l'autre, le « lointain ». La mission ne concerne plus seulement l'Évangile lui-même, et le contenu de la communication, mais le destinataire, c'est-à-dire la société « mondiale » dans son ensemble. Elle doit donc parvenir à connecter, à faire se rencontrer des gens qui se méfient les uns des autres et se regardent avec suspicion. Comment ? Grâce, en partie, aux « personnes frontières ». Voilà la réponse et l'enjeu. ■



3

Groupes de travail

1

D'un discours sur la mission à une entrée en mission

Quelle conversion vers une Église de témoins ?

Postulat

Les deux mots clés sont « discours » et « entrée ». Derrière le premier, il y a une idée de savoir, d'analyse, d'organisation, d'institution, autrement dit un travail intellectuel nécessaire et nous savons assez bien l'accomplir. Derrière le second, il y a l'idée de mouvement, de risque, d'engagement, de vocation et de réponse à un appel. Nous avons

peut-être une certaine difficulté à devenir témoins et à sentir ce que cela peut signifier pour nous.

Tout ceci nous interroge au niveau existentiel, mais aussi psychologique et spirituel. Pouvons-nous nous inspirer les uns des autres ? Trouver notre propre manière d'être des « militants du croire » ?

Propositions

1. Créer une plateforme de formation.
2. Clarifier la place du Défap dans les relations internationales sur le plan politique mais également dans le domaine pratique, c'est-à-dire les échanges de personnes (accueil et envoi).

Échanges

Les quatre critères pour faire Église ensemble sont la liturgie, la diaconie, la communion et le témoignage. Le Défap doit se positionner par rapport à ces éléments : soit il les intègre tous, soit il n'est l'expression que de l'un de ces « piliers ». Cela dit, force est de constater qu'il est parfois dommage que ce qui se vit au sein des Églises soit insuffisamment partagé. Ce qui reviendrait à dire que le Défap doit plutôt tenter d'intégrer tout ce qui se passe dans les communautés afin de répondre au mieux à sa vocation. Quoiqu'il en soit, un va-et-vient doit se faire entre les paroles et les actes : le discours et l'action restent les deux composantes de la mission, il est important que les réflexions sur la mission accompagnent l'action.

Une fois que cette identité est définie, il faut tenter de trouver les moyens pratiques d'accompagner les paroissiens dans ce chemin vers ce qu'ils n'ont pas l'habitude d'entreprendre : l'aller vers autrui, l'accueil de l'autre, la parole dite et partagée. Le Défap peut utilement aider la Cevaa, car si l'animation théologique et les échanges de personnes sont au cœur de l'objectif de cette dernière, le Défap, service d'Église, peut jouer le rôle de coordinateur et de facilitateur. Ainsi la multi-dimension du témoignage pourra-t-elle être apprise, comprise et entendue.

L'objectif de faire du Défap un lieu de formation et de partage rejoint la préoccupation de l'EPUdF, lancée depuis 2014 : comment être une Église de témoins ? La capacité du Défap à aller dans toutes les paroisses et surtout à accueillir dans ses locaux des participants à des sessions de formation, peut permettre de travailler à la conception d'une parole renouvelée.

La formation dispensée par le Défap serait destinée aux membres des Églises locales. Son objectif serait d'apprendre à dire sa foi, à l'habiter en quelque sorte. Les participants seraient aidés à trouver non seulement les mots, mais aussi l'audace de s'exprimer d'abord dans le cadre privilégié de la relation particulière que chacun entretient avec ses proches, forme de l'entre-soi rassurant, puis face à autrui, l'inconnu, l'autre par excellence. L'interculturalité devra donc être intégrée dans cette formation car nos Églises sont riches de membres venus de tous les horizons. La question du témoignage est au centre du travail visant à répondre à l'objectif ecclésial lancé en 2014 : « Être une Église de témoins ». Or le témoignage est pluri-dimensionnel.

Il faut se souvenir que la mission a eu, elle aussi, quatre termes pour la définir. Le premier était la célébration

et en ce sens, nos Églises n'ont jamais cessé d'être en mission. C'est pour cette raison que l'on continue à dire que la mission fait partie de l'identité même de l'Église. Le deuxième terme est la communion : cette dimension communautaire se vit au quotidien dans les conseils presbytéraux et concourt au bon fonctionnement des paroisses. C'est là encore une composante essentielle de la mission. Troisième prédicat : la diaconie. Dans l'activité du Défap, et pour des raisons anciennes qui tiennent à son histoire et celle de l'organisme qui l'a précédé, c'est une composante vitale du Défap et avec raison car les Églises restent sans cesse mobilisées par la diaconie. Enfin dernier élément, le témoignage, qui se vit et se diffuse auprès des chrétiens comme des non-chrétiens. C'est une petite pierre d'achoppement, car ce n'est pas un comportement traditionnel dans nos assemblées que de se lever et parler. D'où le rôle qui pourrait être attribué au Défap de transmettre un savoir-faire, de lever les barrières morales et comportementales pour œuvrer à l'entreprise commune : être une Église de témoins.

En ce qui concerne les relations dites « extérieures » : soit le Défap est considéré comme le lieu de l'international pour toutes les Églises, soit il participe aux relations qui peuvent être mises en place. Cela ne disqualifie toutefois pas les directions d'Églises, le Défap ne peut à lui seul résumer l'ensemble des rela-

tions institutionnelles en cours et à venir, c'est-à-dire qu'il ne peut être qu'un des lieux de ces relations. Il faut également prendre en compte la présence de la Ceevaa, pour laquelle les relations internationales sont une composante principale. La vie d'Église, dans le « village mondial » où se placent les Églises aujourd'hui, ne peut se concevoir sans une part internationale. Ne serait-ce que parce que les paroissiens voyagent plus que par le passé, et parce que les déplacements de populations ont créé ces migrants dont on parle tant. Accueillis dans ces mêmes paroisses, ces communautés exilées, pour ne pas dire expatriées, viennent aussi participer à la vie collective. Cela crée des relations nouvelles avec leurs Églises d'origine. Quant aux jeunes, qui sont souvent très intéressés par ce qui se passe à l'étranger et par ce que les étrangers qui arrivent en France ont à transmettre, ils devraient pouvoir aussi être inclus en tant que groupes dans les relations extérieures.

Les Églises gèrent elles-mêmes leurs relations bilatérales avec les Églises sœurs, il ne s'agit pas pour le Défap de s'y substituer : son rôle est plutôt multilatéral et il sert également de lien avec les organismes « para-ecclésiaux » comme la Ceeefe (Communauté des Églises protestantes francophones), le COE (Conseil œcuménique des Églises), etc. Dans ce cadre, le Défap reste lieu d'échanges. ■

2

Mission et évangélisation Comment articuler mission intérieure et extérieure ?

Postulat

Dans l'EPUDF, il y a traditionnellement une séparation nette entre mission et évangélisation, la mission s'adressant à l'ailleurs et l'évangélisation concernant l'ici. Dans l'UEPAL, on parle de mission extérieure ou intérieure.

Mais depuis déjà longtemps, et encore plus aujourd'hui, les schémas traditionnels et la vision de la mission sont bouleversés : la mission est de partout vers partout et le monde est ici. Le mot évangélisation recouvre des réalités très différentes : l'annonce explicite de l'Évangile et/ou

le témoignage implicite dans l'Église, dans la rue, dans la société, à travers les œuvres diaconales, les associations, les aumôneries etc.

Tout ceci nous conduit à nous interroger sur nos objectifs. Sont-ils de créer des relations étroites entre les services de mission et d'évangélisation ? Devons-nous avoir des relations avec les autres Églises « missionnaires » ? Quelles formations déjà proposées - comme par exemple celles destinées à aller vers une Église de témoins - pourraient être organisées conjointement ?

Propositions

1. Clarifier le processus de refondation du Défap en tenant compte du fonctionnement synodal de nos Églises, le tout sous-tendu par une réflexion de fond sur la ou les missions, qu'il sera important d'expliquer aux Églises locales.
2. Mutualiser les services du Défap et de ses Églises fondatrices, par exemple les relations internationales du Défap et le service de relations extérieures de l'EPUDF.

Échanges

Il y a une évidente similarité entre la mission et l'évangélisation. La distinction qui est encore faite entre mission extérieure et évangélisation intérieure doit être questionnée avec précaution, même si elle peut être considérée comme artificielle, comme une construction intellectuelle liée à une certaine représentation du monde. Les histoires des Églises étant différentes, un travail de décryptage est indispensable pour construire une vision commune.

La clarification des rôles du Défap et de la Cevaa est au centre des préoccupations. Qu'est-ce qui les différencie dans la prise en charge de certains projets ? Les notions de mission, d'évangélisation et de relations internationales doivent être conjointement éclairées.

Il est important également de prendre en compte le fait qu'il existe deux types d'Églises : les Églises de terroirs, restées sur les schémas anciens dans lesquels la mission demeure lointaine, et les Églises urbaines, où l'on trouve des paroissiens d'origine et d'âge divers. Or l'évangélisation se fait à la fois près et loin : comment associer au débat ceux qui méconnaissent le travail du Défap ? Tout le monde doit prendre conscience que l'évangélisation,

comme la mission, est l'affaire de tous. Comment partager, comment intéresser le plus grand nombre à ce travail qui demeure très institutionnel ?

Un problème de calendrier commun se pose entre les Églises : les agendas ne sont pas coordonnés. Il est impossible d'attendre le synode national de l'EPUDF en 2022, où la question centrale sera la mission, pour refonder le Défap. Il va donc falloir trouver un compromis et s'entendre sur qui décidera de quoi, et où. Ce colloque est justement un temps de clarification. Le président de l'UEPAL, Christian Albecker, regrette que seule une inspectrice ecclésiastique sur sept y soit venue. Pour les régions de l'EPUDF, quatre sur neuf sont représentées. Il semblerait que l'enjeu de cette rencontre n'a pas été compris dans sa pleine mesure par les responsables de l'EPUDF.

En attendant, il est indispensable de mieux faire connaître le Défap. Grâce à la consultation des membres des Églises lors du forum prévu en mai 2020, pourront être faites des propositions aux Églises en 2021 et nourrir leur réflexion. L'EPUDF aura ainsi des éléments pour travailler dans le cadre du synode de 2022, avant de prendre, avec les autres Églises

fondatrices, les décisions qui s'imposent pour le Défap. Il faudrait créer un groupe de travail commun aux trois directions d'Églises pour réfléchir sur l'avenir du Défap.

Les membres des Equipes régionales mission sont chargées d'informer et d'intéresser les paroissiens sur ce qui se passe au Défap. Sa responsabilité est donc à la fois locale, individuelle et institutionnelle. Peut-être faudrait-il identifier des « personnes passerelles » pour chaque processus, car deux démarches semblent se distinguer : d'une part, la discussion pour une proposition théologique, d'autre part

la résolution des aspects techniques.

La Maison des missions gagnerait à occuper une place plus centrale dans la vie des Églises. Elle est non seulement lieu d'accueil, mais aussi lieu de vie, alimentant la dynamique mission-évangélisation avec sa bibliothèque, son fonds d'archives et son journal. Tant qu'on ne connaît pas physiquement cette maison, elle reste lointaine aux yeux des paroissiens. C'est la raison pour laquelle l'équipe animation France du Défap a lancé des invitations en direction des adultes et des jeunes pour qu'ils viennent y séjourner. Le leitmotiv est : cette Maison est votre maison. ■

3

Mission et interculturalité

Quelles relations avec le service Mosaïc ?

Postulat

Les communautés chrétiennes en Europe se sont souvent rassemblées sur une base culturelle, pour ne pas dire ethnique.

En 1998-1999, le programme Mosaïc est lancé par la Fédération protestante de France et tout de suite, le Défap montre son intérêt. À la suite d'une interpellation de la Cevaa, en 2005, destinée à ce que chaque Église se choisisse un programme missionnaire, l'enjeu pour les Églises membres du Défap devient de trouver un objectif commun entre les Églises de France et celles issues de l'immigration, en particulier dans les communautés locales. Il ne s'agissait plus de simplement partager les lieux

de culte ou de réunion, mais d'approfondir la relation pour mieux se connaître et mieux vivre ensemble.

La question de la mission reste posée, et certaines Églises issues de l'immigration se vivent comme missionnaires tout en étant très identitaires. La mission pourrait-elle être notre espace commun ? À partir de quelle théologie ?

Comment le Défap peut-il se transformer pour mieux répondre à la dimension interculturelle ? L'entre-soi, la tendance au repli identitaire et au communautarisme n'est pas nouvelle, elle existe depuis le XVI^{ème} siècle.

Propositions

1. Mettre en place des sessions de formation et d'accompagnement pour deux catégories de personnes : les pasteurs et les présidents et membres des conseils presbytéraux, et qui visent à la fois les accueillis et les accueillants.
2. En lien avec cette formation, envoyer des « stagiaires » dans les paroisses françaises au titre de la réciprocité, et faire intervenir ces stagiaires dans les formations d'envoyés.

Échanges

Le Défap est en constant questionnement quant à son rôle et son approche de l'interculturalité, qui est au cœur de son activité. A l'entre-soi et aux tendances identitaires et communautaristes, les Églises protestantes ont répondu par la mise en place du programme Mosaïc, pour aller à la rencontre des groupes et Églises issus de l'immigration, donc de cultures et origines diverses. De cette rencontre sont nés des projets communs, des cultes communs, des actions communes : rencontres de jeunes, formations, catéchèse, témoignages dans des quartiers sensibles etc. Une meilleure connaissance réciproque permet la mise en place effective de réseaux de collaboration.

Lieu d'accueil et de rencontre privilégié des boursiers, enseignants en théologie, envoyés, etc., le Défap a besoin de mettre en place une méthode qui permette aux réseaux des Églises et des paroisses de bénéficier de cette richesse. Les boursiers peuvent tirer grand profit de leurs rencontres avec les communautés françaises car ils peuvent contribuer à faire passer une information vivante sur la situation de leur pays et de leur Église d'origine, sur leurs façons de vivre l'Évangile et de faire Église autrement qu'en Occident. Lors des sessions de formation des envoyés, pourquoi ne pas faire

appel aux personnes issues d'autres contextes ecclésiaux ?

Le programme Mosaïc a été souvent perçu comme essentiellement limité à la région parisienne. Peu à peu on a essayé d'en faire un ministère décentralisé (à Marseille et à Strasbourg). Cela reste à l'ordre du jour en fonction des pôles fédératifs en cours de mise en place. Quoi qu'il en soit, il existe déjà au sein du Défap des ressources pour accompagner la dynamique Mosaïc et la réflexion en cours sur ce que peut signifier l'interculturel. Dans ce contexte, les relations entre la Fédération protestante de France et le Défap sont importantes.

D'où l'intérêt de rassembler l'ensemble des compétences et des réseaux au sein même de la Maison des missions car, qui plus est, elle est dotée d'une infrastructure existante et opérationnelle pour recevoir. Les personnes intéressées par les formations et habitant loin de Paris pourraient donc être hébergées à moindre frais, dans une ambiance favorisant la relation. Ce n'est d'ailleurs pas vraiment une nouveauté : il faut se souvenir que les formations de missionnaires, dans le passé, s'effectuaient sur plusieurs mois et nécessitaient des résidences sur place. C'est l'origine de « l'hospitalité » du Défap

et de son surnom : la Maison des missions.

Par ailleurs, le Défap est conscient que l'une de ses cibles privilégiées est la jeunesse. Le succès de son petit programme « Voir et revoir Paris », qui incluait un séjour et des présentations dans la Maison a permis de constater l'intérêt que peuvent manifester les jeunes pour l'engagement dans la mission. Il demeure donc important que les éventuelles formations s'adressent également à eux, pour leur vie ecclésiale ordinaire, par exemple pour un accueil amélioré des jeunes immigrés reçus dans leurs paroisses.

Le Défap est une passerelle, une interface qui favorise les relations entre Églises d'ici et d'ailleurs. Il joue un rôle de médiateur, de facilitateur voire de régulateur dans la relation triangulaire entre Églises de France, Églises-filles en France et Églises-mères au pays. Il sait sensibiliser les responsables des Églises-mères pour que leurs membres en France ne choisissent pas une stratégie de fermeture mais d'ouverture au reste du monde protestant.

Il peut donc accompagner les créations de communautés, car on

constate parfois un développement anarchique autour de pasteurs auto-proclamés. Bien sûr, tout ceci devra se faire en concertation avec les partenaires traditionnels du Défap, c'est-à-dire la Cevaa et la Fédération protestante de France.

Le suivi des formations pourrait également entrer dans le domaine d'activité du Défap. Fort de son expérience à l'étranger, le Défap est en effet à même d'envoyer d'une part des responsables dans les paroisses pour continuer et parfaire la formation, et d'autre part de sélectionner des intervenants ponctuels, anciens envoyés de retour de mission, boursiers en provenance d'Églises sœurs, pour animer et témoigner de leurs expériences.

Ce type de mission, très novateur, pourrait contribuer utilement à la dynamique missionnaire des Églises, sachant que tout ne peut pas se dérouler obligatoirement dans les pays étrangers. Une application concrète du slogan : « Du bout du banc au bout du monde ». Des différents travaux et rencontres, il ressort effectivement la grande importance des interventions en France. Le Défap intègre ce besoin dans ses réflexions sur sa refondation. ■

4

Défap et formations

Quelles relations avec les commissions des ministères, la CPLR, les facultés de théologie ?

Postulat

Dans la session de formation des envoyés qu'il assure chaque année en juillet, le Défap ménage une large place aux questions interculturelles. Par ailleurs, il participe aux formations CPLR sur ce même sujet. Ces formations se déroulent souvent dans les pays des Églises sœurs (Bénin, Togo par exemple), ce qui ouvre le débat à des problématiques multiples.

En revanche, le travail de formation théologique commune, fait au

sein de la Cevaa, n'a pas encore tenu toutes ses promesses sur le plan du rayonnement en Europe. Il apparaît clairement que non seulement les arrivants, mais également les accueillants ont besoin, et réclament, ce type de formation.

Comment organiser des temps de rencontre et de préparation à l'accueil et à l'accompagnement par exemple des étudiants boursiers et des pasteurs, ou des professeurs invités et des paroisses françaises ?

Propositions

1. Le Défap pourrait proposer des formations interculturelles pour tous les acteurs des Églises, arrivants comme accueillants qui permettraient de conforter les liens dans les échanges de personnes.
2. Le Défap devrait réduire, voire suspendre tous les projets de développement et les flux financiers qui y sont liés. Les questions financières endommagent les liens, notamment entre Églises du Sud et du Nord, en entretenant une forme de dépendance.

Échanges

Sur mandat des Églises, le Défap se met au service des paroisses. Il apporte ses compétences mais celles-ci vont certainement au-delà de ce qui est visible actuellement, à savoir la formation de ceux qui vont être envoyés au loin. Le débat du groupe de travail a permis de mettre en lumière la nécessité de concevoir des programmes supplémentaires et différents.

Disponibles à dates fixes, tout au long de l'année, ces programmes complémentaires seraient à destination de toute personne intéressée par les problématiques de l'accueil. L'ouverture de formations à plusieurs groupes différents, présents conjointement, serait un avantage permettant à des paroisses, parfois fort éloignées les unes des autres et très disparates sur le plan des communautés qui y sont représentées, de se rencontrer. Ainsi pourraient-elles comparer leurs points de vue et s'enrichir mutuellement des expériences vécues.

Cela permettrait également aux personnes qui reviennent de missions à l'étranger de témoigner d'un vécu particulier, y compris devant des paroissiens issus de ces mêmes pays étrangers. La juxtaposition des

visions est l'un des ressorts de l'interculturalité.

Le Défap, par son savoir-faire tiré d'expériences s'étalant sur plusieurs années, est le lieu même où ce type d'information et de formation peut être dispensé. Le fait que la réciprocity des échanges soit l'un des ressorts de la mission est également un avantage dans le partage de l'information, car ce type de problématique n'a pas de « sens giratoire ».

Si l'on doit penser plus finement le contenu de ces programmes de formation, il semble pertinent d'y inclure une dimension géopolitique et un aperçu psychologique. En effet, la situation des pays étrangers d'où viennent nombre de paroissiens immigrés compte pour beaucoup dans la bonne compréhension que l'entourage peut avoir de leurs problématiques.

Une meilleure connaissance passe certainement par un peu d'enseignement formel, mais également par beaucoup d'échange pour tout ce qui relève du domaine des habitudes culturelles : par exemple la cuisine, la politesse et la réception de l'autre, le rythme de vie, le rôle des femmes etc. Tous ces éléments sont appris sur

le terrain par les envoyés du Défap, d'où leur importance dans ces éventuelles sessions de formation à destination des paroisses.

La baisse du financement de certaines régions de l'EPUDF pourrait être compensée par une recherche active de financements extérieurs à l'Église, comme ce qui se fait en Suisse. C'est pourquoi la question de la visibilité de l'organisme missionnaire est très importante car tous les donateurs, y compris l'État, veulent savoir ce qui est réalisé avec leur argent. Le Défap publie des rapports d'activité annuels et travaille

sur la base d'un programme triennal, qui entre parfaitement dans ce cadre.

A ce titre, le Défap joue le rôle de la « personne-frontière » en recevant des fonds à la fois d'organismes et de donateurs privés. Ce double contact lui permet de conserver un certain réalisme quant à l'utilisation des fonds qui lui sont alloués. Même si les finances sont réputées endommager les liens entre les personnes, elles restent l'outil indispensable à l'élaboration des projets. Elles permettent au Défap de rester actif sur le plan diaconal. ■

5

Relations entre Églises d'ici et d'ailleurs

Quelles relations entre Défap et Cevaa ?

Postulat

De nombreuses questions se posent sur les relations entre le Défap et la Cevaa mais également entre les Églises et la Cevaa. A-t-on réalisé et vécu les promesses incarnées par la Cevaa lors de sa fondation ? Quelles sont celles, non réalisées, qui restent d'actualité ? Quelle dynamique commune existe-t-il entre les deux organismes ?

Ses fondateurs ont donné à la Cevaa une triple responsabilité : celle de mener une réflexion continue sur la mission de l'Église, et d'établir une politique générale et une unité d'action pour tous les missionnaires, les « envoyés » d'aujourd'hui. Ensuite, il lui incombe d'établir des priorités entre les demandes et les besoins exprimés par chaque Église et les ressources disponibles – humaines comme financières – pour les mener à bien. Cette hiérarchisation des tâches n'est pas la plus facile de ses problématiques. Enfin elle doit décider des voies et moyens à mettre en œuvre

pour mener à bien ces missions, et vérifier de leur bonne exécution.

La gémellité de la Cevaa et du Défap dans le monde d'aujourd'hui pose évidemment question car chacun de ces deux organismes à une vocation qui lui est propre, et une spécificité à la fois dans la mise en œuvre des projets et dans la réflexion missiologique qui président à leurs actions. Un élément nouveau est cependant apparu, le développement des Églises issues de l'immigration, qui rend la mission « triangulaire » selon le mot de l'ancien secrétaire général du Défap, Jean-Luc Blanc.

Les relations ne sont donc plus bilatérales, mais tripartites : organismes ecclésiaux (Cevaa et/ou Défap) – Églises sœurs dans les pays étrangers – Églises issues de l'immigration en France. Cette triangulation doit absolument être prise en compte dans la réflexion à propos des relations du Défap avec la Cevaa.

Propositions

1. La Cevaa devrait retravailler son rôle de communauté d'Églises en mission
2. Les rôles respectifs et les stratégies communes du Défap et de la Cevaa doivent être également retravaillés.

Échanges

La dynamique commune entre Défap et Cevaa repose sur trois utopies. La première est l'idée d'une communauté d'Églises. Au Sud, ce sont plutôt les chefs d'Églises qui sont impliqués dans la Cevaa, et au nord ce sont plutôt les paroissiens. La deuxième est la notion de projet, qui doit être redéfinie car aujourd'hui, c'est davantage une question financière qu'une affaire de personnes et d'échanges. Enfin la troisième utopie est que les Églises du nord, grandes contributrices financières de la Cevaa au nom du partage des richesses, se sont considérablement appauvries, même si elles restent plus riches que celles du Sud.

Lors de la dernière Assemblée générale de la Cevaa, il y a eu débat autour des finances et certaines Églises du Sud ont interpellé leurs sœurs du même hémisphère : la

question qui se pose aujourd'hui est la même que celle des membres de l'Union européenne, à savoir qu'il faut être capable de prouver qu'il est plus intéressant et enrichissant d'être ensemble.

A la question : le Défap peut-il construire des relations avec des Églises hors Cevaa, la réponse est oui. DM-échange et mission en Suisse et Défap en France ont d'autres partenaires que les membres de la Cevaa. Il faut se souvenir qu'à sa création, la Cevaa avait pour mission de travailler les liens, les échanges et les rencontres. Les projets pratiques étaient à la charge des départements, c'est-à-dire le Défap ou DM-échange et mission.

Il devient donc impératif de clarifier « qui fait quoi » entre le Défap et la Cevaa, et le lien de ces

deux institutions avec la mission et les relations internationales. Reste à savoir comment le Défap, outil des Églises, pourrait être l'instrument de la Cevaa.

La Cevaa a une vision communautaire et une réflexion théologique. Le Défap est un opérateur avec un savoir-faire. Les deux orga-

nismes ont des objets très proches, source inévitable de conflits. Il n'y a plus de communication entre eux.

Le Défap pourrait avoir comme projet de « défricher » de nouvelles relations avec d'autres Églises, et la Cevaa, celui de proposer davantage de projets concrets. ■

6

Défap et jeunesse Quelles relations avec les services jeunesse et les EEUdF ?

Postulat

Le Défap a vocation d'accueil de la jeunesse et de sensibilisation à la rencontre et à la découverte des autres et du monde : quelles peuvent être ses relations avec les services jeunesse, catéchétique et avec les Éclaireurs et éclaireuses unionistes de France (EEUdF) ?

Par ailleurs, le Défap est habilité à former et envoyer des jeunes en service civique ou comme Volon-

naires de la solidarité internationale. L'un de ses secrétaires exécutifs participe également aux événements jeunesse des Églises : Grand Kiff, la Parole est dans le pré etc. Depuis deux ans, il invite les pasteurs et animateurs jeunesse à venir passer du temps dans la Maison des missions afin de comprendre ce que peut être la mission. Il est également aumônier auprès des étudiants de l'Institut protestant de théologie.

Propositions

1. Le Défap et les animateurs jeunesse pourraient construire ensemble des projets dans lesquels les témoignages d'autres expériences à l'étranger seraient un élément important.
2. Étudier les différents canaux de transmission des informations pour s'adresser aux jeunes et répondre à leurs attentes, en lien avec ce que veulent vivre les paroisses au niveau local.

Échanges

Les problèmes de coordination entre les actions du Défap et les événements catéchétiques régionaux, inévitables, entraînent une perception floue des actions du Défap chez les paroissiens. Sauf exception, il y a peu de témoignages d'anciens envoyés sur leur expérience missionnaire, ni dans les paroisses, ni auprès des groupes de jeunes. Par ailleurs, l'on constate que de nombreux jeunes s'engagent mais pas toujours dans le réseau protestant, ce qui conduit à s'interroger sur la communication et en particulier le chaînage Défap / régions / jeunes sur le terrain. D'ailleurs, le nom lui-même, « Défap », est trop peu connu. Enfin, les informations délivrées par le Défap à propos des échanges internationaux ne sont pas immédiatement utilisables.

L'enjeu de la Commission régionale d'animation missionnaire, c'est-à-dire la représentation du Défap au niveau local, est de faire connaître les activités jeunesse par des moyens de communication appropriés.

Toutefois, ce n'est pas ce qui déclenche leur envie de partir en mission. Peut-être est-ce par les conseillers presbytéraux et une structuration par projets articulés sur ce que l'Église souhaite vivre que l'on pourrait mieux les atteindre.

A moins qu'au contraire, l'échelon régional doive être ignoré et que le Défap travaille directement avec les responsables jeunesse en mettant en relation les envoyés de retour et les groupes de jeunes.

L'information se dilue avec la multiplication des niveaux de responsabilité, quand elle n'est pas totalement bloquée.

Le Défap pourrait jouer un rôle plus conséquent dans l'animation du réseau des anciens volontaires.

Il est important de s'insérer dans un projet, c'est-à-dire de construire *avec* et non *pour*. Dès lors, le Défap pourrait s'informer des projets jeunesse par une collecte d'information sur les chantiers en cours et proposer des kits d'animation répondant aux besoins. De l'autre côté, les jeunes pourraient informer les Églises locales de leurs projets de départ et inscrire dans leur cahier des charges au retour leurs témoignages dans les paroisses ou auprès des groupes de jeunes.

A noter : de nombreux jeunes envoyés par le Défap n'appartiennent pas au réseau protestant et n'ont souvent aucun engagement ecclésial. Comment les faire témoigner ? ■

7

Projets et partenaires

Comment utiliser le savoir-faire du Défap dans l'accompagnement des programmes ?

Postulat

Certaines questions sont récurrentes depuis ces dix dernières années : est-on missionnaire et/ou humanitaire ? Les relations d'une Église locale avec un partenaire étranger doivent-elles obligatoirement passer par le Défap ? L'expérience montre que les relations se nourrissent des projets, et que ceux-ci naissent souvent des relations. Mais également que les relations sont

complexes lorsqu'elles se tissent entre des personnes vivant dans des contextes et des cultures différents.

Le Défap n'est pas une Organisation non gouvernementale, il peut apporter quelque chose de spécifique. Comment mettre en valeur son savoir-être et son savoir-faire dans les Églises ? Comment travailler avec d'autres partenaires ?

Propositions

1. Le Défap pourrait être chargé du suivi concret des projets éventuellement développés par les Églises locales avec des partenaires étrangers. Les projets doivent être transversaux et multilatéraux, et comporter un volet « réciprocité ».

2. Le Défap pourrait aussi développer des relations avec les Églises sœurs de l'étranger dans un contexte de relations internationales institutionnelles, à long terme, et en construisant une communication qui permette de prendre conscience de la globalité de ces échanges.

Échanges

Les relations internationales des paroisses sont parfois bilatérales et ne passent pas obligatoirement par le Défap, ou alors de façon superficielle. Par le passé, le Défap a été chargé des coordinations d'ONG (Coordination Sud, par exemple). Il a aussi des liens avec les ambassades, ou encore avec l'Agence française de développement (AFD). Il travaille beaucoup par réseaux et se trouve souvent dans une position de facilitateur, comme en Haïti où il a joué ce rôle entre la Cimade et un collectif d'associations.

La question se pose sur la capacité de l'équipe actuelle du Défap, bien moins nombreuse qu'il y a quelques années, d'assurer la mise en relation des Églises de France avec les Églises locales. Et par ailleurs, son savoir-faire est aujourd'hui peu connu des paroisses. Il faut remarquer que celles-ci sont particulièrement intéressées par les projets, notamment de type humanitaire, et peu par l'organisation qui les met en œuvre, tout en voulant être sûres que l'argent arrive à bon port. Cette méconnaissance peut être ressentie comme

un mépris pour le Défap, à qui l'on donne d'ailleurs très peu la parole dans les synodes régionaux. Cette perte de visibilité est un véritable défi à relever. Il faut cependant ajouter que le Défap n'est pas la seule institution à avoir ainsi perdu en notoriété : les éclaireurs, les aumôneries en sont également victimes.

La question se pose de savoir s'il faut le rendre complètement anonyme, et dès lors intégrer son budget dans les dépenses générales. Mais cet avis ne fait pas l'unanimité : l'avis contraire existe aussi, à savoir le désir que le budget Défap soit expliqué de manière plus longue et plus complète lors des synodes.

Enfin, il ne faut pas perdre de vue que tout échange implique une réciprocité. De nombreux Africains viennent en Europe, mais peu d'Européens vont en Afrique. C'est exactement le contraire pour les Service civiques et les Volontaires de la solidarité internationale : il n'y en a quasiment pas qui viennent du Sud vers le Nord. ■



4

Conclusion

Pour aller plus loin...

par Frédéric Rognon

Le Pr Frédéric Rognon, né en 1961, a d'abord enseigné la philosophie au lycée Do Kamo à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) pendant quatre ans, avant de revenir en France pour occuper un poste en ethnologie à l'université de Nanterre. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1991 a pour intitulé : « Conversion, syncrétisme et nationalisme. Analyse du changement religieux chez les Mélanésien de Nouvelle-Calédonie ». C'est donc en cohérence avec ses centres d'intérêt qu'il entreprend, en 1994, des études de théologie à Strasbourg et Montpellier. Devenu pasteur en 1998, Frédéric Rognon exerce d'abord son ministère au Havre, avant de renouer avec l'université et devenir, en 2001, maître de conférences en philosophie et anthropologie de la religion à la faculté de théologie protestante de Strasbourg. Depuis 2007 il est, dans cette même faculté, professeur de philosophie des religions. Chercheur au sein de plusieurs groupes d'études, il collabore à plusieurs commissions et réseaux tant en France qu'à l'étranger. Il est également l'auteur de nombreux livres, les deux derniers étant Maurice Leenhardt. Pour un « destin commun » en Nouvelle-Calédonie (Lyon, Olivetan, 2018) et Colère, indignation, engagement. Formes contemporaines de citoyenneté (dir.) publié par les Presses universitaires de Strasbourg en 2019.

Le Défap a décidé de s'engager dans un processus de « refondation ». Le terme est judicieusement choisi. Car qu'est-ce qu'une refondation ? Ni un *aggiornamento*, une mise à jour (le futur forum ne sera pas le Vatican II du Défap...), ni une *tabula rasa* (ce même forum ne sera pas le Grand soir du Défap...), ni une restauration conservatrice ou réactionnaire (ce ne sera pas non plus le retour à la mission de grand-papa).

La dynamique de refondation, dont le colloque de 2019 a été un jalon, relève plutôt de la fameuse formule de Jocodus van Lodenstein, théologien piétiste hollandais du XVII^e siècle : « *Ecclesia reformata semper reformanda* ». Une formule qui s'est ajoutée aux cinq grandes formules de la Réforme du siècle précédent : « *Sola Scriptura* », « *Sola Gratia* », « *Sola Fide* », « *Solus Christus* » et « *Soli Deo Gloria* ». Jocodus van Lodenstein

entendait par là à la fois une mise à jour, un élagage des branches mortes et une conservation des branches vivaces. Il s'agit donc d'articuler ces trois mouvements, au lieu de n'en privilégier qu'un seul. Toute l'histoire des institutions chrétiennes, notamment des grands ordres religieux, est d'ailleurs une dynamique de croissance, de décroissance, et de renouveau, c'est-à-dire de « refondation ».

Mon propos est construit autour de trois concepts, souvent entendus aujourd'hui : réalisme, articulation, et utopie. Ils constituent eux-mêmes une dialectique : comment articuler réalisme et utopie ?

Interrogeons tout d'abord le titre du colloque : « Vers une nouvelle économie de la mission : parole aux Églises ». Qu'est-ce que l'économie ? Les débats ont joué sur la polysémie de ce terme. Selon l'étymologie, l'économie est l'administration de la maison. Cette métaphore de la maison vaut d'autant mieux avec la mission que l'on a longtemps appelé, et que l'on appelle encore le 102 boulevard Arago « la Maison des missions ». Mais un second sens apparaît avec l'expression « économie politique », qui signifie l'art d'administrer les biens de l'État. Cela nous rappelle que l'économie est politique. Aujourd'hui, on parle davantage de gouvernance ; et la gouvernance de la mission implique la clarification de ses grands axes d'orientation.

Il est au moins deux autres sens au terme « économie », qui rencontrent un écho particulier en protestantisme. L'économie d'un texte signifie l'organisation, la disposition et l'articulation des divers éléments de ce texte, sa construction et son mouvement. Et pour ce qui concerne un texte biblique, l'exégèse narrative analyse le chemin parcouru entre le début et la fin du texte. Or la mission peut être considérée comme un texte, composée qu'elle est de fils qui s'enchevêtrent et font chemin ensemble (à l'image du « textile », de la même famille que « texte »).

La mission peut être comme un texte, composée de fils qui s'enchevêtrent et font lien

Enfin, l'économie du salut signifie la compréhension de la logique du mystère du salut. Dans le protestantisme, ce salut est compris comme donné par grâce. C'est pourquoi on parle d'une économie de la grâce, ce qui semble être un oxymore, à moins d'y voir la subversion de l'économie par la prédication de la grâce. Et la mission, qui a toujours été pensée en rapport avec le salut, peut être conçue comme le prix de la grâce, et donc comme le fruit de l'économie du salut.

La deuxième partie du titre dit : « parole aux Églises ». Quand on dit « parole à... », cela sous-entend que celle-ci est distribuée, qu'à chaque

fois c'est le tour d'un nouvel interlocuteur. Le dialogue est en effet l'alternance de la parole et de l'écoute (« *dia-logos* » : parole à travers). Si un nouvel acteur entre en scène, c'est que le locuteur qui jusqu'ici a écouté se met à parler.

Qui donc s'est exprimé jusqu'alors ? N'étaient-ce pas les Églises ? Si donc la parole est maintenant donnée aux Églises, il s'agit d'interroger le sens même de l'Église : qui en fait partie ? Qui parle en son nom ? On sait que dès les épîtres de Paul, une tension apparaît entre l'Église et les Églises : entre le corps unique du Christ et les institutions plurielles. Or, la partie humaine de l'Église (les Églises), celle qui est concernée par l'économie, est non pas juxtaposée mais articulée à sa partie spirituelle (l'Église). La communion en Christ constitue un corps avec un centre mais sans circonférence.

La démarcation entre l'Église et les Églises est à la fois artificielle et nécessaire. On pourrait dire ainsi que ces dernières sont des institutions-témoins (comme il y a des appartements-témoins) d'une utopie de communion. Les trois présidents d'Église l'ont bien exprimé, en définissant tour à tour la mission, l'évangélisation, le témoignage et l'institution : Emmanuelle Seyboldt, pour l'Église protestante unie de France, a la première employé le terme d'« utopie », rejointe sur son contenu

par ses homologues de l'UEPAL, Christian Albecker et de l'Unepref, Jean-Raymond Stauffacher. Il s'agit bien entendu d'une « utopie concrète » au sens que lui donnait Paul Ricœur : non pas une rêverie irréaliste, mais une réalité qui n'a pas encore trouvé son lieu et qui est en recherche d'incarnation.

Nous voici donc à l'articulation du réalisme et de l'utopie. Le principe de réalité ne conduit ni au pessimisme ni à l'optimisme, mais au réalisme, c'est-à-dire à la prise en compte des faits tels qu'ils sont. Jacques Ellul considérait le réalisme comme la posture spécifiquement chrétienne, il l'appelait aussi : « pessimisme rempli d'espérance ».

Nous croyons en un Dieu incarné, qui s'est fait proche pour assumer notre condition

L'intervention de Frédéric de Coninck nous a permis de regarder avec réalisme les bouleversements et les recompositions des distances spatiales, culturelles et religieuses : le loin est devenu proche, le proche est devenu loin... Ce double mouvement doit être pris au sérieux pour refonder la mission. Le statut décisif des « personnes-frontières » dans une société émietlée, décrit par le sociologue, a conduit l'un des groupes de discussion à imaginer que le Défap pourrait être une « institution-fron-

tière ». Pourquoi est-il si important d'être à l'écoute des analyses sociologiques ? À cause de l'incarnation : parce que nous croyons en un Dieu incarné, qui s'est fait tout proche pour assumer la totalité de notre condition, et donc de notre réalité.

Les sept groupes de travail ont alors décliné réalité et utopie selon des modes d'articulation divers.

Le groupe « Passer d'un discours sur la mission à une entrée en mission¹ » a réfléchi à la manière de convertir l'organisation en engagement. Peut-être cette conversion devrait-elle céder la place à une articulation, car on ne va pas cesser les discours, ni l'organisation, mais leur donner une juste place. La nouvelle économie ne sera pas purement économique, et la mission sera existentielle. C'est bien ce qui a été proposé en travaillant sur les blocages existants pour mettre en œuvre une plateforme de formation et devenir Église de témoins.

Le groupe « Mission et évangélisation² » a pris comme base de travail l'expression souvent utilisée « la mission, c'est l'évangélisation ». La mission va en effet de partout vers partout. Un rapport d'identité a donc été posé entre deux notions souvent distinguées. Mais là encore, il ne s'agit ni de les opposer, ni d'ins-

taurer une rivalité, ni de choisir entre les deux, ni de les confondre, mais de les articuler : la mission exprime l'envoi, mais que serait l'envoi sans annonce ? L'évangélisation exprime l'annonce, mais que serait l'annonce sans l'envoi ? C'est pourquoi le groupe a formulé son souci de clarifier le processus de refondation.

***La mission exprime l'envoi,
mais que serait l'envoi
sans annonce ?***

Le groupe « Mission et interculturalité³ » s'est interrogé sur la formule en vogue : « La mission sera interculturelle ou ne sera pas ». On sait que cette expression est inspirée d'André Malraux, bien qu'elle soit probablement apocryphe. Elle relève d'une rhétorique de dramatisation : si la mission n'est pas interculturelle, alors il n'y aura plus de mission. Jacques Ellul avait poussé la logique de la dramatisation à son acmé en subvertissant la formule de Malraux : « Le XXI^e siècle sera religieux, et de ce fait il ne sera pas ». On n'est pas obligé d'avaliser un tel cynisme... L'interculturel est déjà vécu à l'intérieur de nos Églises, et certaines Églises issues de l'immigration se révèlent missionnaires. Sommes-nous donc prêts à ces déplacements internes et externes par la rencontre, c'est-à-dire à nous laisser bousculer,

¹ « Passer d'un discours sur la mission à une entrée en mission », groupe 1, voir p. 31

² « Mission et évangélisation », groupe 2, voir p. 34

³ « Mission et interculturalité », groupe 3, voir p. 37

décoiffer par d'autres ? Élargir l'espace de notre tente, cela ne peut se faire que si nous savons qui nous sommes. Paul Ricœur évoquait ce paradoxe de l'identité avec les deux concepts d'« *idem* » (ce que je suis indépendamment des autres) et d'« *ipse* » (ce que je suis grâce à la rencontre). Nous avons besoin d'une colonne vertébrale, mais nous devons éviter la sclérose. C'est la dialectique entre « *idem* » et « *ipse* » qui nous tourne vers la vie.

Élargir l'espace de notre tente, cela ne peut se faire qui si nous savons qui nous sommes

Le groupe « Défap et formations⁴ » a réfléchi à ce qui pourrait être mis en place au sein de l'institution pour proposer des programmes de formation interculturelle. Il a plaidé en faveur d'un recentrage sur ce type de formation au prix d'une suspension, ou à tout le moins d'une réduction, des projets et des flux financiers vers les Églises du Sud. Ceci signifie que l'interculturalité ne relève pas seulement de la bonne volonté ou de la spontanéité, mais requiert une formation, car y interviennent des paramètres complexes et subtils. L'ouverture du cœur ne suffit pas car les relations entre cultures différentes ne vont pas de soi. En même temps,

les meilleures formations s'avéreront vaines s'il n'y a pas d'ouverture du cœur : encore une fois, il est question d'articulation et de dialectique.

Le groupe « Relations entre Églises d'ici et d'ailleurs⁵ » a discuté en particulier des relations du Défap avec la Cevaa, et a plaidé en faveur d'une réactualisation entre les deux. Dès sa naissance, la Cevaa était une « utopie concrète », un horizon à atteindre. Mais on sait que plus on avance vers l'horizon, plus celui-ci recule. Une part d'utopie demeure toujours à la recherche de son lieu d'incarnation. Il n'empêche : chaque relation nouée est un pas franchi en direction de cet horizon.

L'interculturalité ne relève pas seulement de la bonne volonté mais requiert une formation

Le groupe « Défap et jeunesse⁶ » a réfléchi à la question centrale pouvant conduire à la transformation des paroisses : comment parler aux jeunes ? De même que la prise en compte des mutations de l'interculturalité ou du paysage ecclésial est nécessaire, de même s'impose la prise en compte des transformations de la jeunesse, par une sociologie de la jeunesse. « La jeunesse n'est qu'un mot », disait Pierre Bourdieu, pour

⁴ « Défap et formations », groupe 4, voir p. 40

⁵ « Relations entre Églises d'ici et d'ailleurs », groupe 5, voir p. 43

⁶ « Défap et jeunesse », groupe 6, voir p. 46

signifier qu'elle n'est pas une essence intemporelle mais un construit social toujours mouvant. Les mutations de la jeunesse concernent la mobilité, le rapport à la temporalité, l'imaginaire, les modalités d'engagement, le rapport à la technologie. Mais ces transformations ne sont pas l'apanage des jeunes : nous y sommes aussi pleinement plongés. Ou alors, nous sommes tous peu ou prou jeunes...

Enfin, le groupe « Projets et partenaires⁷ » s'est interrogé sur l'accompagnement et le suivi des projets transversaux. Quelle est donc la singularité du Défap ? Il a une longue expérience, comme toute vénérable institution ; il développe des solidarités, comme toute ONG ; il vit d'une certaine spiritualité, comme tout mouvement chrétien. Mais sa spécificité tient à ce qu'il ne privilégie aucun de ces trois pôles,

au contraire, il les articule étroitement. C'est sur cette base qu'il peut inventer de nouvelles collaborations, en suscitant son imagination.

Au terme de ce parcours colloquial, quels éléments retenir pour la route qui conduit au futur forum du Défap ?

Refonder la mission sur les principes d'une utopie concrète

La nécessité de tenir conjointement et fermement les deux pôles du réalisme et de l'utopie, de n'en lâcher aucun pour ne verser ni dans la stricte gestion des flux, ni dans le rêve désincarné. Refonder la mission sur les principes d'une utopie concrète, d'une économie subvertie par la grâce, d'une institution traversée par l'esprit de communion et d'un pessimisme rempli d'espérance. ■

⁷ « Projets et partenaires », groupe 7, voir p. 48

Du colloque aux Ateliers de la mission

par Florence Taubmann

Sortis heureux de notre rencontre lors du colloque, nous avons perçu la richesse et la complexité du chantier qui était devant nous. En même temps que le Défap, en pleine démarche de refondation, réexamine son passé, ses richesses et s'interroge sur les nouveaux contextes de sa mission, les Églises elles-mêmes, à la fois malmenées et enrichies par les défis actuels de notre monde, se posent des questions sur la manière de vivre leur(s) mission(s) aujourd'hui.

Nous avons donc tout à gagner en poursuivant ensemble notre réflexion et en bâtissant des projets communs. En tant que service protestant de mission de ses trois Églises fondatrices, le Défap se situe à la fois en leur cœur et à leur frontière, grâce aux relations privilégiées qu'il entretient avec des Églises d'ailleurs. Cette position est riche, car elle rend attentif à la fois au trésor commun, qui est l'évangile de Jésus-Christ, et aux différences d'expression de la foi et de la spiritualité chrétiennes.

Cette attention fait naître des questions simples et profondes : sommes-nous vraiment conscients, les uns et les autres, que le christianisme, dont nous sommes tous héritiers, est un trésor en termes de spiritualité, de vision de l'homme et du monde ? Peut-il y avoir un élan, un désir missionnaire sans cette conviction ? Non pas dans un esprit de conquête, mais de partage, auprès comme au loin.

***Nous avons tout à gagner en
poursuivant ensemble
notre réflexion***

Car nous apprenons chaque jour que, d'une part, le christianisme ne cesse de s'enrichir d'apports théologiques et spirituels venus des quatre coins du monde et des cultures, et que d'autre part nous nous inscrivons dans un monde de pluralisme religieux. Ces données nous obligent à penser, à réfléchir, à inventer, et cela représente un défi et une chance.

Lors du forum, qui s'intitulera « Les ateliers de la mission », et comme nous l'avons fait lors du colloque, nous nous interrogerons sur nos difficultés, nos capacités et nos modes de témoignage, implicites et explicites. Bien souvent nous doutons de nous-mêmes et nous perdons la conscience de tous les charismes, pourtant bien à l'œuvre dans nos communautés. En travaillant ensemble en atelier, autour des questions d'évangélisation, de trans-

mission intergénérationnelle, de formation interculturelle, de communication, d'entraide et de solidarité, nous tenterons de partager de nouvelles dynamiques communes.

Pour enrichir ce travail de réflexion, nous aurons la chance d'avoir avec nous quelques frères et sœurs venus de Suisse, du Maroc, de Tunisie, du Bénin et du Cameroun. ■

Les temps forts des Ateliers de la mission

*Chrétiens tous ensemble pour le monde ! Quelle(s) mission(s) partager ?
Mission : un mot, un être, un faire.*

Mission : un mot lourd de sens !

Les Églises chrétiennes ont des approches différentes de la mission. Aujourd'hui nous devons revenir ensemble sur ce mot, son histoire, ses richesses, ses difficultés, ses significations actuelles et à venir. Le professeur Jean-François Zorn nous conduira dans cette réflexion, puis dans un travail de groupe qui nous permettra d'échanger sur nos contextes, nos défis, nos projets.

L'être de la mission : quelle vision de Dieu et de l'humain ?

La mission de Dieu est de donner nom et place à chaque être humain sur cette terre. Notre mission de chrétien est de faire entendre cet appel et ce don de Dieu en tout temps et en tout lieu, sans préjuger de la conversion et de la foi des uns et des autres, car cela n'appartient qu'à Dieu seul. A l'heure de la mondialisation, notre témoignage s'inscrit dans la rencontre des différentes cultures et religions. Le Pasteur Samuel Nkobi nous introduira dans un temps de travail en groupes à partir de textes bibliques.

Le faire de la mission : des lieux et des actions.

Qu'elle se vive au près ou au loin, dans des relations locales ou internationales, comment ancrer la mission au cœur de l'Église et des croyants ? En partant du culte, de la transmission entre les générations, en allant jusqu'à nos services de formation, d'entraide et de communication, comment cultiver ensemble une spiritualité de la mission ? Comment mutualiser nos compétences, nos réseaux, nos idées nouvelles ? Nous travaillerons toutes ces questions en atelier afin de faire des propositions concrètes.

Défis et enjeux du christianisme aujourd'hui dans le monde. Quelle mission d'évangélisation ?

Pour nourrir notre réflexion et notre travail, Benjamin Simon, professeur de missiologie œcuménique à l'Institut de Bossey, et Fidèle Houssou Gandonou, théologienne du Bénin spécialisée en éthique féministe, nous donneront une conférence à deux voix.



Service protestant de mission - Défap

102 boulevard Arago
75014 Paris

tel : 01 42 34 55 55

www.defap.fr